

Chapitre 5 : Épreuve 2 – Compréhension orale

Transcriptions

Page 69

Plus récemment, c'est Domino Pizza qui a lancé une drôle de campagne publicitaire : se faire tatouer le logo et le partager ensuite sur les réseaux sociaux en échange de pizzas à vie. Mais Domino s'est vite retrouvé dépassé par les événements. En quelques jours, des centaines de personnes ont relevé le défi : sur le bras, sur la cheville ou encore le cou, le logo a fait son apparition sur la toile.

Document sonore 1 : Texte A : Niveau moyen

Frère : Alors Émilie, c'est vrai ? Tu t'es disputée avec Ariane ?

Émilie : Oui, je me suis énervée hier, on a eu un échange de messages pas sympa. Non, mais franchement, elle est ma meilleure copine, elle devrait tout me dire et puis en réalité, elle me fait des cachotteries.

Frère : Qu'est-ce qu'elle ne t'a pas dit ?

Émilie : Elle m'a caché qu'elle avait un nouveau petit copain, Ludovic. Moi, je lui ai toujours dit quand j'étais amoureuse et de qui. On a toujours tout partagé parce qu'on est toujours sur la même longueur d'ondes. Et là, motus et bouche cousue, rien ! C'est une autre amie, Charlotte, qui m'a tout dit !!!

Frère : Mais elle avait peut-être l'intention de te le dire bientôt ?

Émilie : Bientôt ? Bientôt ? Ça fait deux mois qu'elle sort avec lui !

Frère : Peut-être qu'elle avait peur de ta réaction ? Il me semble que tu n'es pas fan de Ludovic ?

Émilie : C'est vrai, je ne l'apprécie pas particulièrement mais quand même !

Frère : Tu ne vas tout de même pas te fâcher avec Ariane juste pour ça ? Ce serait dommage, non ? Vous vous entendez tellement bien, vous avez plein de choses en commun. En plus, vous savez vous remonter le moral. Vous rigolez bien ensemble, non ? Tu sais qu'elle est toujours là pour toi.

Émilie : Oui, d'accord, tu as raison. Mais je me sens blessée de ne pas avoir été sa confidente cette fois-ci.

Frère : Mais peut-être qu'elle n'a rien dit à personne ? Peut-être qu'elle veut réfléchir sur ses sentiments pour Ludovic ...

Émilie : Et pourquoi elle ne pourrait pas en discuter avec moi ? On n'a jamais eu de secrets entre nous, c'est ça être de vraies amies, pas forcément tout faire ensemble mais au moins pouvoir faire confiance à l'autre et parler de tout sans se sentir jugée !

Frère : Bon, eh bien tu sais ce qu'il te reste à faire alors pour résoudre ce conflit ?

Émilie : Quoi, prendre mon téléphone portable pour lui envoyer un petit texto, pour qu'on se voie et qu'on parle en tête à tête ?

Frère : Exactement. Moi, c'est ce que je ferais à ta place ... Peut-être qu'Ariane a envie de te parler mais qu'elle n'ose pas. Vas-y, fais le premier pas, c'est aussi ça, être amies.

Document sonore 2 : Texte B : Niveau moyen

Première partie

Moi, c'est Sonia. Je voudrais partager avec vous mon nouveau passe-temps, un passe-temps qui a piqué ma curiosité lorsque j'ai regardé la série télévisée *Le Jeu de la Dame*. Bon, j'espère que je ne suis pas aussi obsédée que l'héroïne, quoi qu'en dise ma sœur qui a déclaré à toute la famille à Noël que c'était un fait, je ne pouvais plus vivre sans mon échiquier. J'ai toujours aimé jouer à des jeux de société et d'ailleurs, je joue aux dames depuis que j'ai huit ans. Mais les échecs, c'est autre chose. C'est amusant aussi mais à un autre niveau. Mais je vous arrête tout de suite, pas besoin d'être un génie pour y jouer. Vous pouvez apprendre les règles en quelques heures et après, ce qui aide, c'est la mémoire et la vision spatiale du jeu. Évidemment, en s'entraînant, on peut devenir un vrai professionnel mais en ce qui me concerne, ce n'est pas mon but. Je joue seulement en amateur. Moi, ce que j'aime avec les échecs, c'est que ça fait travailler mes petites neurones. J'ai besoin de réfléchir, de résoudre des problèmes quand je joue. Il faut que je planifie, que je pense à des stratégies. Je crois que j'ai vraiment développé mon esprit critique depuis je m'y suis mise plus sérieusement. Parce que je ne vous l'ai pas encore dit, je fais maintenant partie d'un club. Ça fait rigoler ma sœur Élodie qui elle, veut bien faire une partie avec moi mais juste pour le plaisir. Elle, son truc c'est plutôt ce qu'elle appelle le 'vrai' sport. Elle fait de la gymnastique à haut niveau et elle dit que ça, ça vous muscle.

Deuxième partie

Moi, je lui réponds que les échecs sont considérés comme un sport en France depuis plus de vingt ans maintenant. Et c'est sûr que c'est un sport qui muscle le cerveau parce qu'il fait appel à la mémoire, à la concentration, au calcul. Et comme je l'ai déjà fait remarquer à Élodie, c'est comme pour sa gymnastique, il faut avoir une confiance en soi redoutable et savoir se maîtriser. Pas question de révéler ce qu'on ressent à son adversaire ni d'être gentil. Et on n'a pas de partenaire sur qui on peut compter. Avec les échecs, on ne peut compter que sur soi. Donc c'est vrai que le joueur d'échecs est solitaire. Voilà, j'espère que je vous ai convaincus et que vous allez maintenant vous précipiter dans un magasin pour vous acheter un échiquier. Et que vous constaterez que ce n'est pas très cher, surtout si on compare avec les jeux électroniques qui eux, en plus, ont toujours besoin d'une mise à jour. On n'a pas ce genre de problème avec les échecs ! Allez, faites-vous plaisir et mettez-vous à ce jeu universel qui vous permettra aussi de rencontrer des tas de gens différents si vous vous inscrivez dans un club comme moi.

Document sonore 3 : Texte C : Niveau moyen

Présentateur : Comme d'habitude, cette année au CES de Las Vegas, beaucoup de visiteurs, exposants, grands groupes, PME et start-ups du monde entier, parmi lesquels une vingtaine de noms africains. Un grand nombre de personnes se pressent devant le stand de la Délégation sénégalaise : investisseurs et journalistes, chacun a des questions à poser à Yasmine.

Yasmine : Nous proposons des solutions numériques mais des solutions numériques qui répondent aux réalités africaines, pas de solutions européennes qui ne sont pas du tout adaptées aux besoins de pays comme le Sénégal, le Cameroun ou le Maghreb. Notre produit utilise l'intelligence artificielle pour offrir un service de diagnostic et des conseils aux producteurs. On a développé une application qui prend la photo d'une plante malade et l'application génère le nom de la maladie, les causes, le traitement à suivre. On a suscité pas mal d'intérêt, donc ça c'est bien, on n'est pas venu pour rien. Par exemple, on a eu les représentants d'une grosse compagnie française, qui sont venus discuter avec nous. On a eu un échange très positif sur des possibilités de travail en équipe. Je crois que ça va donner des résultats concrets. Mais la meilleure nouvelle pour nous, c'est qu'un des représentants du gouvernement sénégalais est venu nous rendre visite ce matin et nous a annoncé que notre start-up allait recevoir un financement de l'État pour notre application. Trop génial, non ?

Présentateur : On a interrogé Saïda, venue de Tunisie avec un diffuseur de parfum pour les grands espaces publics, et Cyrille Faure, qui représente la technologie cycliste de pointe au Salon.

Saïda : Un stand au Salon est un gros investissement. C'est vrai, on a un coût assez élevé : il y a la location du stand, ce qu'on doit payer à l'agence de presse qui s'occupe de notre promotion et puis bien sûr, on a les frais de déplacement et d'hébergement. En plus, on a eu des coûts auxquels on ne s'attendait pas. Certains de nos produits sont restés bloqués à la douane et maintenant on doit payer 500 dollars par produit pour les récupérer. On va y gagner ? Ça va être rentable ? On se demande toujours.

Cyrille : Nous, on trouve que ça vaut vraiment la peine. C'est intéressant financièrement et en plus, pour moi, venir à Las Vegas c'est presque un voyage d'agrément : trop cool comme destination !

Yasmine : Ce qui est sûr, c'est que c'est le moyen le plus rapide d'établir des partenariats. Avec le bouche à oreille, on touche énormément de monde, ça fait boule de neige.

Cyrille : Oui, en venant ici, on rencontre du monde, ça donne des opportunités de collaboration. Et puis c'est une bonne façon de tester le marché. Les premiers retours sur notre prototype de gilet connecté, 'l'Amapro', avaient été très bons à une première exposition, on s'est dit qu'il fallait tenter le coup au CES. On s'est activé pour finaliser le prototype, axé mode et technologie pour viser tous les cyclistes. On ne regrette pas d'être venu.

Page 79

Camille : C'est vrai que quand j'étais petite et que mes parents me traînaient au musée, je trouvais que c'était plus une corvée qu'un plaisir mais là, en allant au musée Garneau, j'ai changé d'avis.

Hugo : Je te comprends pas, j'ai vécu ça moi aussi, les dimanches au musée ... Quelle horreur ! Et ça me prend toujours la tête, c'est pas mon genre. C'est toujours plein de vieux trucs pas intéressants. Il faudrait qu'ils se modernisent et se mettent à la page pour qu'on se sente plus concerné.

Document sonore 4 : Texte B : Niveau supérieur

Présentateur : Il est 10h : aujourd'hui sur France Traditions une édition consacrée au sud-ouest de la France et plus précisément au Pays Basque. Bonjour à tous nos auditeurs et à nos deux invités venus nous rejoindre pour une Table Ronde sur l'identité basque. Bonjour Josette et Bixente. C'est indéniable, le sentiment identitaire, c'est très fort chez les Basques. Bien que géographiquement ils fassent partie du territoire français et bien qu'ils soient des Français à part entière, les Basques sont avant tout Basques. Ils ont leur propre identité qui se définit non seulement par la langue mais aussi par la culture, c'est-à-dire les racines historiques, l'héritage génétique et un sentiment d'appartenance commun à une même collectivité. Bixente, tu es étudiant en Histoire de l'Art mais ta passion, c'est une tradition basque très ancienne et l'un des éléments spécifiques à la culture basque, le bertsularisme. Tu peux nous expliquer ce dont il s'agit ?

Bixente : Alors le bertsularisme, c'est un des piliers de la littérature orale au Pays basque et il s'agit d'une improvisation chantée et versifiée en euskara, la langue basque. On improvise spontanément sur une scène, devant un public ou tout simplement en petit comité, en famille ou entre amis.

Présentateur : Et quelle place ça tient dans ta vie ?

Bixente : Une place importante et ce depuis longtemps parce que mes parents adorent les bertsus, ils nous ont sûrement influencés mes frères et moi. Ça fait vraiment partie de notre quotidien, de nos bons moments ensemble. J'ai grandi avec ça. Et puis parler basque, c'est manifester qui nous sommes. Pour moi, c'est d'abord la langue qui fait notre identité.

Josette : Je ne suis pas tout à fait d'accord. Je ne parle pas euskara et je suis originaire du nord de la France. Pourtant, je ressens des racines très fortes parce que ça fait longtemps que je suis ici. J'ai toujours voulu habiter au pays basque et c'est là que nous nous sommes installés avec mon mari. Nos filles ont grandi ici et nous nous sentons basques, comme vous Bixente. Mais ce n'est pas juste une histoire de langue, c'est aussi culturel. Je me sens vraiment intégrée parce que j'ai vécu les manières et les habitudes locales.

Présentateur : Donc Josette, vous estimez que les coutumes rassemblent les gens ?

Josette : Absolument ! Les traditions, ça vous unit et ça vous donne une identité aussi. Je l'ai bien vu avec mes filles qui se sont forgées une identité grâce à la culture locale. Elles sont fans de musique basque et tous les ans, comme beaucoup de jeunes, elles vont au festival de musique 'Elektrotasuna'. On y entend une forme moderne de la musique folklorique et c'est clair que le festival contribue à fortifier l'identité basque, tout comme les autres manifestations culturelles auxquelles on peut participer dans la région, que ce soit le théâtre, la danse ou les spécialités locales.

Bixente : Ah ça, c'est vrai, par contre : quand on a la même culture, ça vous rapproche. Moi aussi, avec mes amis je vais à des festivals de musique et de danse et je trouve que ça contribue à nous souder en tant que groupe. Mais j'estime quand même que parler basque, est essentiel. Ça donne le sentiment d'être basque, c'est notre identité.

Présentateur : Merci à tous les deux pour votre témoignage et merci à nos auditeurs de nous avoir suivis pour cette édition sur l'identité basque.

Document sonore 5 : Texte C : Niveau supérieur

Journaliste : 16h à Rivière St Loup, vous êtes à l'écoute de Radio RPLL, la Radio Pour Les Locaux. Bonjour et bienvenue, Béatrice Fournier. Racontez-nous votre dernière expérience.

Béatrice : Alors oui, avec mon mari et nos deux petits, de six et huit ans, on s'est lancé un défi : on s'est dit qu'on allait faire des plantations qu'on pourrait manger ensuite. Puisqu'on était bloqué à la maison à cause du confinement, on s'est retrouvé ensemble avec plus de temps sur les bras, ce qui nous donnait l'occasion de réaliser ce projet. Mais comme on habite en ville et qu'on n'a pas de jardin, ça posait un petit problème. Alors on a pensé qu'on pourrait planter à l'intérieur. Donc un soir, on s'est assis sur le canapé et on a discuté de ce qu'on allait planter dans le salon, la cuisine, la salle de bains, les chambres, partout quoi ! On a fait une liste de ce qui poussait rapidement, comme la laitue, le chou, les radis et puis aussi les fines herbes comme la ciboulette, la menthe, le basilic, etc. On aime bien tout ça et comme beaucoup de gens, on avait peur de ne plus en trouver dans les magasins. Néanmoins, on n'a pas été les seuls à avoir cette idée. En fait, les Québécois ont été nombreux à se précipiter sur ce genre de plantations. Les entreprises qui vendent des semences ont été carrément dévalisées et les commandes en ligne ou par téléphone ont explosé.

Journaliste : Oui, on a entendu comment les stockistes ont eu du mal à faire face à la demande et comment l'approvisionnement est devenu difficile. Ils ont reçu autant de commandes en un mois qu'en une année complète !

Béatrice : En tout cas, nous, on a eu de la chance. Malgré la demande, on a réussi à se faire livrer pratiquement tout ce qu'on voulait. J'ai l'impression qu'il y a eu un retour aux sources. Les gens veulent faire pousser leurs propres fruits et légumes et je pense que c'est un phénomène qui est là pour durer.

Journaliste : Moi, je vois là une volonté d'autonomie alimentaire, et vous ?

Béatrice : Je ne sais pas si c'est juste un engouement ou bien un véritable désir d'être moins dépendant des magasins, des grandes surfaces et de l'importation en général. Mais en tout cas, je trouve que dans l'ensemble, on va vers une tendance à vouloir plus contrôler ce qu'on mange.

Journaliste : Vous parlez de retour aux sources : dans votre cas, c'est bien de cela qu'il s'agit pour vous, n'est-ce pas ?

Béatrice : Ha, ha, c'est vrai ! Je ne suis pas vraiment une citadine dans l'âme. J'ai grandi dans une ferme à la campagne alors on peut dire que j'ai été élevée avec cette idée qu'on mange ce qu'on a planté et récolté. Les magasins d'alimentation, c'est juste pour ce qu'on ne peut pas faire pousser soi-même. Les pâtes, le riz, la farine quoi. Mes parents nous ont inculqué des habitudes difficiles à secouer, comme par exemple d'adapter notre alimentation aux saisons. J'ai du mal à acheter des fraises en janvier par exemple !

Journaliste : Alors oui, vous n'êtes pas vraiment une consommatrice typique. On vit plutôt dans une société qui veut du choix et tous les produits disponibles, quelle que soit la saison. Contrairement à vous, peu de gens sont prêts à faire une croix sur certains fruits ou légumes pendant une partie de l'année. Vous croyez que les mentalités vont changer ?

Béatrice : Je ne sais pas mais en tout cas, une chose est sûre. Il y a une tendance incontestable à faire plus attention à notre planète, même s'il reste des progrès à faire. C'est pour ça que j'estime qu'il faut éduquer nos enfants sur le plan alimentaire. Leur montrer que nourriture et saisons, ça va ensemble. C'est notre devoir de parents aussi de leur transmettre les traditions et la culture culinaire de leurs grands-parents et arrière-grands-parents qui célébraient les récoltes et connaissaient toutes sortes de méthodes pour conserver leurs fruits et légumes, en les stérilisant, en les séchant et plus récemment, en les congelant.

Journaliste : Alors j'imagine que vous faites partie de ces personnes qui font l'épluchette au mois d'août ou septembre ?

Béatrice : Ah, j'adore cette fête du maïs quand on se réunit avec la famille, les amis et les voisins pour éplucher le maïs et qu'on s'amuse ensuite jusque tard dans la nuit !

Journaliste : Merci, Béatrice Fournier, d'avoir été avec nous ce jeudi.